

faire la paix avec ce monarque ; les raisons que vous alléguerez me plaisent infiniment. Vous le savez bien, le plus ardent de mes désirs est de voir les cœurs de tous les princes chrétiens unis par les liens d'une sainte et mutuelle amitié. Si je souhaitais la paix quand la fortune m'était moins propice, quels vœux ne dois-je pas former pour l'obtenir aujourd'hui que je suis vicaire du Christ, source et auteur de toute charité ? Je sais les marques d'affection que le roi vous prodigua quand vous fûtes forcé, dans des temps de troubles domestiques, de chercher un refuge en France ! Je connais l'intérêt que les monarques français ont toujours porté à Florence notre patrie, ainsi qu'à notre famille. Je n'ai point oublié non plus les services qu'ils ont rendus au saint-siège ; j'ai des dettes à payer, et je les acquitterai toutes, s'il n'y met obstacle. Qu'il le sache bien ; je veux que vous lui disiez que je ne négligerai rien pour qu'il ne se repente jamais de s'être montré joyeux de mon avènement, surtout s'il me propose des conditions de paix justes, raisonnables, et n'engageant en rien l'honneur de ma couronne (1). »

Maintenant, si de nouveau l'Italie est exposée au fléau de la guerre, au moins la papauté n'aura pas de reproche à se faire ; elle parle en ce moment un langage tout évangélique. Léon X ne songe pas à venger l'injure que la France fit à Jules II, de si glorieuse mémoire. A Paris et à Lyon, on a vu la déposition du pape affichée sur les murs des églises. Son successeur oublie cet outrage ; c'est lui qui vient le premier demander et offrir la paix à Louis XII. C'est qu'il sent bien que la paix seule peut l'aider à exécuter les vastes projets dont il a conçu l'idée. Si les puissances le lui permettent, il rendra Rome l'asile de la piété, des sciences et des lettres ; il achèvera ce saint édifice que son prédécesseur a commencé ; et à la construction du temple dédié au prince des apôtres il convoquera tous les arts : il en fera quelque chose de mer-

(1) Juliano Medici, fratri, prid. cal. Ap. 1513. — Bembi Ep., ep. 1.

veilleux. Dans Rome il percera de nouvelles rues, il agrandira la bibliothèque du Vatican, et l'enrichira de manuscrits nouveaux ; il fera fouiller l'antique Forum et les vignes qui s'étendent autour de la ville, pour y chercher les œuvres des statuaires grecs et romains. Rome aura bientôt un gymnase où liront les professeurs les plus habiles qu'il pourra trouver en Italie. Il veut relever le culte de cette belle langue grecque qu'on parle à Florence, et qui servira non-seulement à l'initiation des âmes à la philosophie antique, mais encore à l'étude des Pères de l'Orient, gloire impérissable de notre Église. La muse latine, qu'il aima dès son enfance, aura son collège et son académie dans la capitale du monde chrétien.

Réveillez-vous, belle langue de Dante ! vous venez de trouver dans Léon X un ardent protecteur ; il ne pouvait vous oublier, vous que son père cultiva si glorieusement. Le pape sait par cœur la plupart des poèmes de Laurent le Magnifique, et, pour prouver que l'idiome italien peut lutter avec la langue de Virgile, il se plaît souvent à répéter la belle description de la Jalousie, que Laurent improvisait à sa villa Careggi (1).

Florence, pour féliciter Léon lors de son avènement à la papauté, jeta les yeux sur Bernard Rucellai, historien latin, qui, à la manière de Salluste, son modèle, affecte d'enfermer tout un tableau dans une phrase ; mais Rucellai refusa l'insigne honneur de haranguer le nouveau pape (2). Alors la ville fit choix de Guichardin (3), qui, bien loin de

(1) Sola una vecchia in un oscuro canto  
Pallida, il sol fuggendo, si sedea  
Tacita sospirando, ed un ammanto  
D'un incerto color cangiante avea :  
Cent' occhi ha in testa, e tutti versan pianto.  
E cent' orecchi la maligna dea ;  
Quel ch' è, quel che non è trista, ode e vede ;  
Mai dorme, ed ostinata a sè sol crede.

(2) Roscoë, t. II, p. 184.

(3) Roscoë, t. II, p. 185. — Vie de Laurent de Médicis, par Roscoë, t. II, p. 188.

répudier l'idiome de Pétrarque, songeait à décrire en langue vulgaire les événements militaires dont l'Italie venait d'être le théâtre. C'est en italien qu'il voulut parler au pape, c'est en italien que le pape lui répondit; lutte ingénieuse, où l'un comme l'autre apporte ce qui le distingue particulièrement: l'orateur de la république sa phrase ample et sonore, le pape son expression élégante et facile; tous deux s'étudiant sous l'œil de Bibbiena et de Sadolet, qui assistent à cette entrevue, à donner à leur harangue une forme toute romaine. Le pape ne ressemble pas à son prédécesseur Jules II, qui, l'épée à la main, après être entré en vrai soldat à Mirandole à travers une pluie de feu, se troublait en face d'un pauvre petit envoyé d'une pauvre petite république, et cherchait péniblement une expression sans pouvoir la trouver. Léon X est un orateur disert, à qui jamais le mot propre ne fait défaut, et qui, pris à l'improviste sur une question religieuse, politique ou littéraire, répond toujours pertinemment.

Au mois d'avril 1513, un religieux de l'ordre de Saint-François quittait Venise et s'acheminait vers la capitale du monde chrétien pour féliciter Léon X, auquel il avait donné pendant quelque temps des leçons de grec (1): c'était Valeriano Bolzani de Bellune, qui avait parcouru à pied la Grèce, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Arabie (2), et qui, pour la première fois, afin d'aller plus vite, se servait d'un cheval pour traverser le défilé pierreux d'Assise. C'était un glorieux représentant de la Grèce, dont il enseignait la langue; afin d'en faciliter l'étude, il avait composé une grammaire où les règles de l'idiome étaient tracées dans

(1) Paris de Grassis. *Diar.* — Not. des Mss. de la bib. du Roi, t. II, p. 531.

(2) *Commilitonem habuit (Pierium Valerianum qui eodem præceptore usus est) Leo X, qui erudiendus Urbano Bolzanio Bellunensi non sine delectu traditus est.* — Pierii Valer. *Vita*, ab Ant. Verderio, en tête des œuvres de Valeriano, Lugd. 1626, in-fol.

un latin qui ne manquait ni d'élégance ni de précision (1). Le premier ouvrage qu'Érasme en arrivant à Venise avait voulu se procurer, c'était le *Rudiment* de Bolzani, publié, au mois de janvier 1497, chez Alde Manuce; mais il était épuisé (2). Quand ses leçons, qui ressemblaient un peu à celles qu'on donne chez nos frères des écoles chrétiennes, étaient terminées, Bolzani prenait le chemin de l'imprimerie d'Alde, son ami, et se mettait à la casse comme un ouvrier. Il avait soixante-trois ans quand il vint, seul, par des chemins difficiles, pour baiser la main de son élève devenu pape. Le professeur s'était obstiné dans sa pauvreté. L'écolier fit tout son possible pour retenir son vieux maître; il employa pour le séduire cette belle langue grecque qu'ils avaient apprise ensemble; mais Valeriano Bolzani fut inflexible. Il refusa tous les honneurs que le pape lui offrit, demandant pour toute grâce au souverain la permission de quitter Rome, de retourner à Venise, où, à défaut d'épreuves qu'il ne pouvait plus lire, car le travail lui avait usé les yeux, il avait les beaux arbres de son couvent à émonder. Léon X le rendit à ses jardins. Bolzani allait succomber encore à la tentation des voyages, et, pèlerin septuagénaire, chercher des mondes inconnus, quand il tomba d'une échelle sur laquelle il était monté pour tailler un arbre, se cassa la cuisse, et dut renoncer à sa vie des grandes routes (3).

Au moment où Rome et Florence célébraient l'élection de Léon X, le repos de l'Italie était de nouveau menacé. Louis XII, qui ne pouvait renoncer au duché de Milan, ve-

(1) *Urbani grammatica græca*. Venet., apud Aldum, mense januario, anno 1497, in-4°.

(2) *Erasmi epist. ad Jacob. Tutorem*, 1499.

(3) *Inoffensâ per tot labores valetudine semper usus est, nisi quòd superioribus annis, dum hortuli sui arbores ipsemet reconcinabat, fallente scalarum lubricitate corruerat, et crure aliquantulum læso, ad longinquas illas peregrinationes non amplius idoneus fuit.* — Valerianus, de Litt. infel.

naît de détacher Venise du saint-siège. Venise, cette vieille rivale de Rome, abandonnait des alliés qui l'avaient sauvée, et signait, le 15 mars 1513 (1), avec le roi de France, un traité où elle garantissait au moharque le duché de Milan, en échange de Crémone et de la Ghiaja d'Adda, que le prince laissait à la république. Pendant que Louis, au mois de mai, envahirait la Lombardie, les Vénitiens devaient, avec huit cents gens d'armes, quinze cents chevaux et dix mille fantassins, attaquer le Milanais (2).

Au mois de mai, Louis de la Trémoille amenait à Suse douze cents hommes de cavalerie légère; Robert de la Mark, surnommé le Sanglier des Ardennes, huit mille lansquenets, et de Fleuranges et de Jamet, huit à dix mille Français recrutés de toutes parts. Les Vénitiens étaient à San Bonifacio; Barth. d'Alviane, à qui Louis XII avait rendu la liberté, commandait les troupes de la république. En face de forces si imposantes, Raimond de Cardonne abandonna Tortone et Alexandrie, et se retira sur la Trebbia. Les Suisses se replièrent sur Novare (3).

La ligue franco-vénitienne fut heureuse : Alexandrie et Asti tombèrent au pouvoir des Français, dont la bannière flotta bientôt sur les clochers de Milan. Valeggio, Peschiera, Crémone, reconnurent l'autorité de Venise, et Antoniotto Adorno fut chassé de Gênes, et remplacé par Octavien Frégose, l'ami des Français. L'œuvre de Jules II était compromise; la Lombardie appartenait à l'étranger.

A la première nouvelle du traité de Blois, Léon X s'était hâté d'écrire à Louis XII. La lettre du souverain pontife restera comme un modèle de douceur évangélique. Le pape engage son cher fils, au nom de Dieu, à renoncer à cette funeste expédition, qui ne peut que causer de nouvelles douleurs à l'Italie : « Nous avons vu de nos yeux, lui dit-il, et

(1) Lünig, Codex It. dipl., t. II, p. 2005.—Dumont, t. IV, part. 1, p. 182.

(2) Léo, Hist. d'Italie, t. II, p. 555.

(3) Léo, l. c., p. 555.

ce souvenir nous déchire le cœur, des villes incendiées ou ruinées, des églises violées et ensanglantées, des jeunes filles déshonorées, de saintes femmes immolées. N'est-il pas temps que l'Italie respire? Si la guerre doit éclater de nouveau, qu'elle épargne au moins ce malheureux pays. Au nom du Dieu des miséricordes, nous vous en prions, songez au beau nom que vous portez; rappelez-vous votre ancienne tendresse pour le saint-siège. Si vos droits sont fondés, ayez recours aux négociations et non point aux armes. Nous sommes prêts à vous aider, à vous servir de toute notre bienveillance, de tout notre amour; nous n'avons qu'un seul désir, c'est que la paix règne dans toute la chrétienté (1).»

Ces conseils ne furent point entendus.

Alors Léon X, se rappelant l'exemple de Jules II, prend ses mesures pour préserver et sauver l'Italie. En moins de quelques semaines, il conclut avec Henri VIII d'Angleterre, l'empereur Maximilien et le roi d'Espagne, une ligue qui est signée à Malines le 5 avril 1513. Le pape comptait sur les Suisses, Mathieu Schinner, dont la haine contre les Français n'avait pas même besoin d'être réveillée, alla dans les montagnes d'Uri, d'Unterwald et de Zug, recruter de nouveaux soldats (2). C'est quelque chose de merveilleux que le dévouement au saint-siège de ces cantons alpestres. Un pâtre, sur la cime d'un rocher, fait retentir un cor : à ce

(1) Quare iis omnibus rebus adducti, et quæ dictat nobisque inspirat maximus auctor pacis et charitatis Deus tibi quoque persuadere cupientes, Majestatem tuam quanto possimus studio, per viscera misericordiae Dei nostri adhortamur, et enixè oramus ut suum christianissimum nomen cogitet, velitque suâ in Deum pietate, nostraque erga ipsum benevolâ et propensâ voluntate, imitari illum summum regem qui se inter cætera nomina pacificum appellari voluit, armisque omissis sibi periculosis, Italiae perniciosis, legitimam juris et honestissimam compositionis viam persequi; in quâ nos illi non modò æquitatem nostram, si eam requisierit, sed etiam benevolentiam paratam fore promittimus, etc. — Ludovico Francorum Regi. Sadoleti Ep., pont., n° 11. Romæ, 1759.

(2) Ranke, cité par Léo, p. 556, note.

son, tous les habitants des villages se rassemblent autour de l'église paroissiale; un moine annonce en chaire la croisade nouvelle, et quelques jours après, souvent même le lendemain, ils partent pour le rendez-vous assigné, précédés d'une bannière où on lit, en lettres d'or : *Domitores principum. Amatores justitiæ. Defensores sanctæ romanæ Ecclesiæ.*

Trivulce s'était vanté de prendre les Suisses comme on prend du plomb fondu dans une cuiller (1). Ces Suisses étaient enfermés dans Novare. La brèche fut ouverte en quelques heures. Bien loin d'être effrayés, les assiégés firent dire au général français qu'il pouvait garder sa poudre pour l'assaut, et qu'ils étaient prêts à élargir la brèche. Cependant les recrues de Schwytz, d'Unterwald et d'Uri, arrivaient par le Simplon, le Saint-Gothard et le Vogelberg. Le Sanglier des Ardennes voulait qu'on allât sur-le-champ leur offrir la bataille; Trivulce fut d'un avis contraire; la Trémoille fut de l'opinion du général italien. On décida qu'on lèverait le camp et qu'on irait l'asseoir à quelque distance de Novare. Mais les Suisses, qui avaient reçu de nombreux renforts, résolurent d'engager l'action. Le 6 juin, ils s'ébranlaient en colonnes serrées sous le canon ennemi, qui leur emportait des files de cinquante hommes, abordaient les Français, les prenaient corps à corps, et se servaient pour les tuer de hallebardes et de dagues : c'était un duel plutôt qu'une mêlée. Après cinq heures d'une lutte acharnée, les Suisses se jetèrent à genoux pour entonner un vieux cantique montagnard en l'honneur de Marie : ils étaient vainqueurs; huit mille cadavres français, un poignard dans le ventre, jonchaient le champ de bataille.

La papauté a maintenant de grands devoirs à remplir : voyons comment elle s'en acquittera.

Marie-Maximilien Sforce, chassé de Milan par ceux qui l'avaient reçu sous des arcs de triomphe, rentra dans sa

(1) Meyer de Knouau, Manuel de l'hist. de la conféd. suisse, p. 315.

capitale, irrité contre ses sujets; le sang allait couler peut-être : Léon écrit au prince :

« Rendez grâce à Dieu qui vient de vous donner la victoire, et montrez-vous digne de sa protection, en ne vous laissant pas succomber aux enivrements du succès. Non, ceux qui vous ont offensé ne voulaient pas votre ruine. Je vous en prie, je vous en conjure, au nom de l'amour que je vous porte, vengez-vous de vos ennemis, non pas par le chââtiment, mais par la clémence... Encore une fois, je vous en prie, usez avec modération de votre victoire (1). »

— Et Maximilien se laisse fléchir.

Raimond de Cardonne, vice-roi de Naples, avait contribué à la victoire des Suisses; Léon lui écrit : « Je viens d'apprendre la victoire des Suisses et le retour de Maximilien à Milan. Combien je déplore la mort de tant de braves soldats, de tant d'illustres capitaines qui auraient pu rendre de si grands services à la cause chrétienne! Ce que nous devons désirer, ce n'est pas la guerre, mais la paix; ce n'est pas du sang, mais de la pitié... Vous avez, je le sais, une grande influence sur l'esprit de Maximilien : servez-vous-en pour lui prouver qu'il n'est rien qui sied à un prince comme la douceur, la bonté, la clémence. Qu'il oublie les injures, qu'il pardonne, qu'il s'étudie à gagner non pas la fortune, mais le cœur de ses sujets (2). »

— Et le vieux général entend la voix du pontife et intercède efficacement pour des sujets révoltés.

Le marquis de Montferrat avait livré passage aux Français qui marchaient sur Milan; il allait être puni sévèrement, quand Léon intervient en sa faveur :

« Le prince était trop faible, écrit le pape au duc de Milan, pour s'opposer de vive force au passage des Français; il vous aurait ouvert ses États si vous aviez voulu envahir la

(1) Maximiliano Mariæ Mediolanensium duci. — Petri Bembi Epist. Leonis decimi nomine scriptæ, lib. III, ep. 1.

(2) Raimundo Cardonæ proregi Neapolis. — Bembi ep. 2, l. III.

France. Pitié donc pour le marquis ! Si vous pratiquez la clémence, Dieu vous récompensera dès cette vie (1). »

— Et Maximilien écoute encore une fois la voix de Léon X.

Henri VIII, à l'instigation du saint-siège, au moment où Louis XII signait avec les Vénitiens le traité de Blois, passait à Calais avec un corps de troupes considérable. Le comte de Shrewsbury assiégeait Térouane ; le duc de Longueville, accouru pour secourir la place, avait livré bataille aux Anglais, et avait été défait à Guinegate, dans cette terrible affaire connue sous le nom de la journée des Éperons. Cependant Louis XII sentait la nécessité de se réconcilier avec le saint-siège ; des propositions avaient été faites au pape. Léon X écrit à Henri VIII : « On vient de m'apprendre vos victoires : j'ai fléchi le genou, levé les mains au ciel et remercié Dieu. Ce n'est pas vous qui avez vaincu, c'est le Seigneur qui vous a donné la victoire : humiliez-vous, et vous vous montrerez digne de votre triomphe. Maintenant, qu'une seule pensée vous occupe : il n'est plus qu'un ennemi que vous deviez poursuivre, le Turc dont il faut dompter l'orgueil. Votre légat vous entretiendra plus longuement à ce sujet (2). »

— Et Henri VIII rappelle ses armées, quitte Lille le 17 octobre, et arrive le 24 à son palais de Richmond (3).

Ce sont là des choses qu'on raconte simplement : les louer, ce serait les gâter.

(1) Maximiliano Mariæ Mediolanensium duci, 2. Id. Jun. — Bembi, ep. 3, lib. III. Voir encore la lettre écrite à ce sujet à Raimond de Cardonné, le même jour, ep. 4.

(2) Regi Britanniarum, v. Id. Oct. — Pet. Bembi, p. 19, l. v. — Voyez, pour comprendre l'âme de ce pontife, la lettre qu'il écrit à Maximilien, de Milan, au sujet des Palavicini, liv. III, lett. 5 ; — la lettre aux Suisses, relative à Octavien Frégose, doge de Gènes, etc.

(3) Roscoë, t. II, p. 213.

## CHAPITRE XIX.

### SADOLET. — BEMBO. — BIBBIENA.

SADOLET étudia à Ferrare, s'attache à Virgile, puis à saint Paul. — Il part pour Rome, entre d'abord chez le cardinal Caraffa, et, à la mort de ce prélat, chez le cardinal Frégose. — Caractère de Sadolet. — Sa lettre à Mélancthon. — BEMBO se lie à Ferrare avec Sadolet. — Part pour la Sicile et apprend le grec sous Constantin Lascaris. — Retourne à Florence, où il fait connaissance de Lucrèce Borgia. — BEMBO à la cour d'Urbin. — Il compose les Asolani. — Idées esthétiques de Bembo. — Sa théorie sur l'imitation. — Services qu'il rend à la numismatique. — Il protège Pomponace. — BIBBIENA. — Idée de son caractère. — Étudie Plaute, et le prend pour modèle en écrivant la Calandra. — Ses idées artistiques. — Sadolet, Bembo et Bibbiena, trois symboles de la vie intellectuelle que Léon X réunit auprès de sa personne.

#### I. SADOLET.

Les deux hommes qui contre-signaient de si belles lettres étaient Sadolet et Bembo, que Léon X avait choisis pour secrétaires intimes ; celui qui avait pris une part active aux négociations auprès des cours alliées du saint-siège était Bernard Bibbiena, que le pape avait nommé son légat, et qu'il devait bientôt décorer de la pourpre.

Le Quirinal est borné au nord du Pincio par un vallon où s'étendaient autrefois les jardins de Salluste, à l'est du Viminal, par la vallée de Quirin. La pointe du Quirinal se recourbe par une inflexion légère, au-dessous de l'église des saints Dominique et Sixte. Trois coteaux s'étendaient jusque sur le Quirinal : le Latiaire, le Mutiel et le Salulaire ; le premier, au sud, où sont les monastères et l'église des saints Dominique et Sixte ; le second, où se trouvent les palais Rospigliosi et Pallavicini, et la villa Aldobrandini ; le